

Dossier thématique :
Québec

sous la direction de Vincent Bouchard
et de Fabrice Leroy

ETUDES FRANCOPHONES
ISSN 1093-9334

Volume 25, numéros 1 & 2
Printemps et Automne 2010

Dossier Thématique Québec:
sous la direction de Vincent Bouchard et de Fabrice Leroy

Ce numéro a été réalisé grâce à une bourse de recherche octroyée par le Ministère des Relations Internationales du Québec et au soutien de la Délégation du Québec à Atlanta. La rédaction d'*Etudes Francophones* remercie tous ceux qui ont généreusement participé à ce projet, et tout particulièrement Mme Ginette Chenard, Déléguée du Québec.

Rédacteur en chef:

Fabrice Leroy (University of Louisiana at Lafayette)

Directeur de la revue :

Abdelhak Serhane (University of Louisiana at Lafayette)

Comité de rédaction:

David Barry (University of Louisiana at Lafayette) • Vincent Bouchard (University of Louisiana at Lafayette) • Suzanne Kocher (University of Louisiana at Lafayette)
• Amadou Ouédraogo (University of Louisiana at Lafayette)

Conseil scientifique international:

Livio Belloi (Université de Liège) • Jean-Pierre Bertrand (Université de Liège) • Raoul Boudreau (Université de Moncton) • Abdellah Bounfour (Inalco, Paris) • Denis Bourque (Université de Moncton) • Gaëtan Brulotte (University of South Florida) • Guy Dugas (Université Paul Valéry, Montpellier) • Hugo Frey (University of Chichester) • Vittorio Frigerio (Dalhousie University) • Hafid Gafaiti (Texas Tech University) • Marc Gontard (Université de Rennes 2) • Jean Jonassaint (Duke University) • Ingeborg Kohn (West Point Military Academy) • Édouard Langille (St. Francis Xavier University) • Mark McKinney (Miami University of Ohio) • Gérard Montbertrand (College of Charleston) • Françoise Naudillon (Concordia University) • Adelaide Russo (Louisiana State University) • Abderrahman Tenkoul (Université de Fès) • Albert Valdman (University of Indiana) • Robert Viau (Université du Nouveau-Brunswick)

Assistante à la rédaction:

Christine Romain Ferrell (University of Louisiana at Lafayette)

Conception graphique et mise en page:

Leslie Schilling (University of Louisiana at Lafayette)

Fondée en 1986 par l'Université de Louisiane à Lafayette, la revue *Études Francophones* (anciennement *Revue Francophone de Louisiane*, puis *Revue Francophone*) a pour objectif de diffuser la recherche dans les domaines de la langue française, des arts, de la littérature, du droit et des sciences sociales, de la culture et de la civilisation des pays francophones. La revue est recensée dans la *Bibliographie du MLA*, dans la *Bibliographie d'Histoire Littéraire Française* de Klapp-Lehrmann et *La Revue d'histoire littéraire de la France*. *Études Francophones* est publiée deux fois par an (automne et printemps).

Tous les articles soumis à *Études Francophones* font l'objet d'un processus d'évaluation critique par des pairs. La revue publie des livraisons non thématiques et des numéros thématiques placés sous la responsabilité de rédacteurs invités. Des propositions de numéros thématiques peuvent être soumises à la Direction. Le comité de rédaction se réserve le droit d'apporter des modifications stylistiques et éditoriales aux manuscrits acceptés pour publication.

Les textes publiés sont la responsabilité exclusive des auteurs. Les manuscrits doivent être envoyés en double exemplaire en format Microsoft Word, accompagnés d'un envoi par courrier électronique.

Nos coordonnées:

Études Francophones

Université de Louisiane à Lafayette

Box 43331

Lafayette, LA 70504-3331

Téléphone: (337) 482-5445

Télécopieur: (337) 482-5446

Courriel: Fabrice Leroy: fleroy@louisiana.edu

Christine Romain Ferrell: revue-ef@louisiana.edu

Abonnements: 45 U\$D pour deux numéros par an

Contactez revue-ef@louisiana.edu

GUIDE DE RÉDACTION

Les collaborateurs de la revue *Études Francophones* sont priés:

- d'inscrire le titre de leur article en haut de la première page ; sur une feuille séparée leur prénom, nom, affiliation universitaire et adresse ;
- de dactylographier leur texte à double interligne, 25 lignes par page (Palatino ou Times New Roman 12 points), texte justifié à gauche et à droite ;
- de limiter leur texte à un maximum d'une vingtaine de pages ;
- d'insérer les références dans le texte entre parenthèses, suivant les normes du MLA (Cf. *MLA Handbook* ou www.mla.org). Si le titre est mentionné dans

le texte, n'indiquer que les pages (245-46) ; si le titre n'est pas mentionné dans le texte, indiquer le nom de l'auteur et les pages (Camus 139) ; si l'auteur est cité dans le texte, indiquer le titre abrégé et la page sans ponctuation (*Malentendu* 25) ;

- d'insérer les citations de plus de quatre lignes en retrait et sans guillemets ;
- d'insérer les titres de livres, revues, journaux, etc. en italiques ;
- de donner la traduction des citations étrangères en notes en fin de texte ;
- de suivre les normes MLA pour l'utilisation des titres français ; de n'utiliser la majuscule que pour le premier mot du titre et les noms propres (*L'Ami du peuple*, *Nouvelle revue française*, *Présence africaine*) ;
- d'insérer les notes manuellement en fin de texte ; **de ne pas utiliser la fonction de mise en note automatique par logiciel** ; utiliser la fonction « superscript » pour insérer les numéros de notes.
- de placer les ouvrages cités après les notes en fin de texte ;
- de donner les prénoms complets des auteurs (les initiales ne suffisent pas) ; dans le cas de revues et de journaux préciser le volume, le numéro, l'année, et les pages (*Revue francophone* 8.1 (1993): 10-11).

TABLE DES MATIERES

Présentation du numéro Vincent Bouchard et Fabrice Leroy	7
Préface : Le Québec, valeurs démocratiques, identité et francophonie nord-américaine Ginette Chenard	10
I. Le Québec en regard du monde francophone	
Québec, Acadie et Louisiane: l'influence des retrouvailles Barry Jean Ancelet	20
André Gladu : un cinéma de l'empathie Vincent Bouchard	30
« Tomber dans l'absence au monde » : l'esthétique néo-romanesque dans <i>L'Aquarium</i> de Jacques Godbout François Harvey	43
Penser le contraire : <i>Des Nouvelles d'Édouard</i> de Michel Tremblay Maxime Blanchard	66
II. Le Québec face à ses enjeux	
Géographie de l'essai québécois contemporain Vincent-Charles Lambert	80
L'Uchronie québécoise : histoire et politique dans un sous-genre de la science-fiction Amy J. Ransom	89

Les voix silencieuses dans <i>Nous parlerons comme on écrit</i> de France Théoret Lara Popic	108
Transformations postexiliques dans <i>Querelle d'un squelette avec son double</i> de Ying Chen et <i>Personne</i> de Linda Lê Stephanie Cox	124
Représentation autochtone et cinéma québécois : la langue comme territoire de l'âme Karine Bertrand	147
Les relations père-fils dans le cinéma québécois contemporain. La communication à l'épreuve de la filiation. Denis Bachand	162
Panorama de la production romanesque canadienne-française en 2009-2010 Vittorio Frigerio	181
Entretien avec André Gladu Barry Jean Ancelet	191
Index des articles publiés dans <i>Études Francophones</i>	207

L'Uchronie québécoise : Histoire et politique dans un sous-genre de la science-fiction¹

Amy J. Ransom
Central Michigan University

Le Québec affiche l'importance qu'il prête à son passé sur toutes ses plaques d'immatriculation, par la devise : « Je me souviens ». Son histoire, ses traditions et le rôle qu'elles jouent dans la création d'une identité proprement « québécoise » ont fourni à la littérature de la Belle Province l'un de ses thèmes principaux. Pour les écrivains de science-fiction au Québec et ailleurs dans le monde, le passé représente une source d'inspiration presque aussi forte que l'avenir. En effet, la pratique de l'extrapolation historique s'est tant répandue qu'on la reconnaît sous la forme d'un sous-genre de la science-fiction, l'*uchronie*. Selon Éric Henriet, « l'uchroniste décrit méthodiquement des univers crédibles et réalistes dans lesquels l'Histoire a suivi un cours différent de la nôtre à la suite d'un événement fondateur » (201). Cette forme d'écriture qui s'approprie l'Histoire afin de la modeler, voire de la contrôler, est très apte pour l'exploration des questions nationales et identitaires qui préoccupent le Québec. Comme nous le montrent des études comme celles de Jocelyn Maclure (2002) ou des essais comme *Passer à l'avenir* (2000) de Jocelyn Létourneau, les attitudes envers le rôle de l'Histoire dans la formation de la nation et de l'identité ont beaucoup évolué dans les dernières décennies.

En effet, le sociologue Stéphane Kelly dans son introduction au collectif *Les Idées mènent le Québec : Essais sur une sensibilité historique* repère trois étapes dans l'idéologie dominante au Québec contemporain par rapport à l'histoire. Entre 1950 et 1970, c'est-à-dire l'époque de la formation des dirigeants de la Révolution tranquille jusqu'à la Crise d'octobre 1970, il observe une tendance moderniste à vouloir rejeter le passé, un passé qui avait été sacro-saint pour le clérico-nationalisme de l'époque précédente (3). Entre 1970 et 1990 il affirme que « [l]a sensibilité révisionniste ... a remis en question l'idée [que la Révolution tranquille a été forgée] d'une rupture brutale, totale » avec l'époque d'avant (3). Enfin, pour nommer la période depuis 1990, au terme de « post-révisionniste » de Ronald

Rudin, Kelly préfère celui proposé par Christian Roy dans son épilogue au même collectif, celui d'« *uchroniste* » (4). Selon ce dernier, « [f]ace à cette politique de la terre brûlée [des modernistes], notre recours de dissidence est de nous retourner vers le passé, non par nostalgie comme envie d'y retourner, mais afin d'y trouver d'autres pistes menant virtuellement à un autre présent » (203-204). Mais est-ce que cette sensibilité uchroniste remarquée chez certains intellectuels québécois se traduit par le même phénomène dans un genre de la littérature populaire tel que la science-fiction?

La science-fiction québécoise (SFQ) actuelle s'intéresse bien à l'uchronie, et ce depuis les débuts du mouvement contemporain vers la fin des années 1970, comme l'atteste le quatorzième numéro de la revue, *imagine...*, publié à l'automne 1982, qui fut tout spécialement dédié à l'uchronie. Jean-Marc Gouanvic y propose que « [l']uchronie rompt le bloc monolithique de l'histoire instituée pour mettre en scène un déroulement différent, avec ses idéologies, ses conflits sociaux, son devoir propre » (7). Ce sous-genre de la science-fiction, qui entre en dialogue avec l'histoire officielle qu'elle altère, permet l'exploration des questions de l'identité nationale et de sa formation par rapport à la création d'un récit national, c'est-à-dire, l'Histoire du Québec. Ainsi, des uchronies maintenant considérées comme des « classiques » de la SFQ comme « *Canadian Dream* » (1982) de Jean-Pierre April, « 1534 » (1985) de Denis Côté ou *Chronoreg* (1992) de Daniel Sernine et *Les Voyageurs malgré eux* (1994) d'Élisabeth Vonarburg exploitent une base référentielle historique et la déforment ou la projettent dans l'avenir pour explorer les questions sociales et politiques qui préoccupent le Québec des dernières décennies jusqu'à nos jours. Cet engouement pour l'uchronie persiste même aujourd'hui dans l'ère soi-disant « post-nationale », comme en témoignent des textes par de jeunes auteurs comme « La Tentation d'Adam : uchronie montréalaise » (2003) de Mehdi Bouhalassa et « Montréal : trois uchronies » (2005) d'Alain Ducharme. L'uchronie littéraire se produit également à l'extérieur de ce milieu. Dans *l'Histoire de la République du Québec; 25 ans d'indépendance* (2006), Denis Monière, le sociologue renommé, extrapole ce qui se serait passé si les « oui » avaient remporté la victoire lors du référendum pour la souveraineté-association de 1980 et le journaliste et biographe de René Lévesque, Pierre Godin, vient de faire paraître un roman *Au pays des masques* (2009) qui se situe dans une « histoire du Québec telle que plusieurs voudraient l'avoir vécue » (Montpetit).

Notre analyse de l'« uchronie québécoise » contemporaine — c'est-à-dire des nouvelles et des romans de science-fiction, publiés depuis 1976, qui mettent en scène une chronologie historique distincte de celle de la réalité de consensus du lecteur — révèle un engagement soutenu (et souvent critique) de la part des auteurs de la fiction populaire avec les discours nationalistes au Québec. Mais tout comme leurs collègues universitaires en sciences sociales, leur attitude envers l'Histoire elle-même est en évolution. Notre analyse se divise donc en quatre temps : d'abord, nous examinerons comment un texte précurseur de la science-

fiction québécoise en tant que mouvement organisé, *Québec Banana State* (1978) de Jean-Michel Wyl, se sert de la transformation de l'histoire afin d'avertir son public des dangers potentiels du nationalisme. Ensuite, nous aborderons plusieurs textes fondateurs de l'uchronie québécoise datant de la période de dépression collective qui suit la défaite du référendum de 1980. Des nouvelles de Jean-Pierre April et de Denis Côté remettent en question les grands récits des origines et expriment une certaine frustration envers un discours qui privilégie l'histoire et semble donc vouloir figer le Québec dans un passé lointain. Plusieurs textes produits durant la crise constitutionnelle de l'époque des débuts des années 1990 — des romans d'Élisabeth Vonarburg et de Daniel Sernine, et une nouvelle de Jean Dion — dépeignent le Canada fédéral comme un état totalitaire, participant à l'expression de la frustration québécoise dans son incapacité à être considéré comme une société distincte par le « Reste du Canada ». Ces textes érigent un discours qui détruit la notion d'une Histoire en révélant sa nature relative et construite, tandis qu'un autre uchroniste, Pierre Corbeil, semble exprimer de la nostalgie à travers son appropriation et sa transformation de l'histoire. Enfin, dans la période dite « post-nationaliste » de l'extrême contemporain, les nouvelles de Bouhalassa et de Ducharme ainsi qu'une série de romans de Vonarburg révèlent une attitude ludique et postmoderne envers le temps et l'histoire.

Un texte précurseur : *Québec Banana State*

Le roman de Jean-Michel Wyl (1942-1980), *Québec Banana State* (1978), se trouve quelque peu en marge du mouvement de la science-fiction québécoise, mais la puissance de sa critique de la situation politique de l'époque lui donne un statut à part entière. Wyl propose au lecteur une extrapolation des résultats d'une simple transformation de la ligne temporelle : une victoire communiste lors des élections françaises dans un futur proche. Bien qu'il n'indique pas de date spécifique, il élabore toute une nouvelle direction pour son pays adoptif, le Québec, à partir de cet « événement fondateur » pour nous rappeler la terminologie d'Henriet. Cette « uchronie future » d'Alkon (*Origins* 153), commence donc par la sombre assertion que :

Ce livre est l'histoire vraie d'une cruelle hypothèse qui advint un matin où tout était calme. Tandis que le pays dormait encore à poings fermés, faisant, de lit en lit ses rêves stupides, comme seuls en font les peuples repus et de pain et d'argent., [sic] dans l'occulte du temps, une autre histoire se tramait lourdement. Ce peuple qui s'était couché le 23 juin allait se réveiller le 24 messidor de l'An I. (Wyl 12)

Le point de divergence entre l'histoire du monde auquel appartient le lecteur et celle de l'uchronie se marque donc par un changement de système temporel : on troque le calendrier romain contre le calendrier révolutionnaire. Et on le fait plus particulièrement le jour de la fête nationale québécoise, la fête de Saint-Jean-

Baptiste. L'autre histoire qui se trame le long du livre est celle de l'établissement au Québec d'une dictature dirigée par un groupe de souverainistes fanatiques, avec l'aide de Moscou et de la France soviétique. Sous le régime de son nouveau chef, sobrement baptisé « Numéro-Un », le Québec conquiert son indépendance vis-à-vis du Canada et se déclare un « État libre ». Cette liberté est cependant relative, car ce gouvernement québéco-soviétique est un régime totalitaire qui ressemble en bien des aspects aux régimes de Staline, d'Hitler, et des dictateurs des républiques bananières d'Amérique latine contemporaines à la rédaction de l'ouvrage de Wyl et auxquelles son titre fait référence.

Comme le régime dont il a emprunté le calendrier, l'État libre s'établit par la force, et la Terreur de 1792 se reproduit sur le continent nord-américain, dans les rues de l'Abitibi, dans les plaines du Saint-Laurent. Le drame de la traversée du Pont Jacques-Cartier, à l'entrée de Montréal, par les troupes soviétiques, les références fréquentes à l'OTAN, aux conférences SALT et aux autres événements du contexte politique de la fin de la guerre froide donnent au roman de Wyl l'air de vraisemblance nécessaire pour rendre l'uchronie plausible, un aspect important de l'uchronie pure (Henriet 201). Pour accentuer cet effet de réel, le texte se présente comme une sélection de documents historiques, de journaux de résistants, d'un entretien entre l'auteur (personnage dans son propre roman) et le chef de la Résistance québécoise en exil, des proclamations du dictateur fictif Numéro-Un. Mettant de côté l'aspect souvent ludique de l'uchronie, le penchant résolument pessimiste rend pénible la lecture d'un roman où Wyl envisage un peuple québécois facilement dominé par la répression systématique de tout individualisme et de toute différence pratiquée par Numéro-Un :

le peuple de ce petit pays ... entrain de plain-pied dans une ère terrible: celle du grand nettoyage inéluctable et hygiénique. Les jours, les mois, les années à venir allaient être une époque inhumaine, sanglante, dramatique, toujours arbitraire. La liberté collective allait passer par la liberté d'un seul, par un totalitarisme sans bornes. (20-21)

Les chapitres qui suivent dépeignent la violence opérée sur tous ceux qui ne se conforment pas — par hasard ou par volonté — à l'idéal du « nouveau Québécois ». L'arrestation, l'appellation de « fou », voire l'exécution pure et simple, menacent tout résistant à l'ordre de « *l'ère nouvelle* ». L'élimination des races dites « inférieures » est à l'ordre du jour :

Parmi ces malheureux tassés dans des wagons plombés, il y avait des Noirs, des Juifs, des immigrants de divers pays et des Anglais: tout ce qui a pu être anglais jusqu'à présent. Tous des gens qui, en somme, s'écartaient de l'archétype social du Québécois rénové tel que l'avait défini, un jour, Numéro-Un. (112-13)

Le roman de Wyl présente un récit à la fois universel dans sa condamnation du totalitarisme et spécifique dans sa relation au contexte socio-historique du Québec avec le monde des années 1970. Fruits de la guerre froide, les conjectures de Wyl se fondent, en grande partie, sur une réaction contre les tendances intellectuelles marxistes du Québec de son époque, autant qu'elles accusent le racisme potentiel au sein d'un nationalisme québécois à base ethnique.² Dans la période euphorique qui suivit la victoire du Parti Québécois aux élections provinciales de 1976, Wyl s'est servi de l'uchronie pour mettre en garde ses concitoyens face aux conséquences d'un manque de prudence dans l'adoption des projets de souveraineté qui représentaient la plate-forme des péquistes. L'ambivalence inhérente dans le texte fictionnel est révélée, cependant, dans l'imagerie d'*invasion* que privilégie Wyl, qui pourrait également rappeler au lecteur l'arrivée des chars des forces armées canadiennes à Montréal lors de la Crise d'octobre 1970, quand Pierre Trudeau avait déclaré un état d'urgence après le rapt de Pierre Laporte, ministre du gouvernement provincial, et de James Cross, diplomate britannique, par le Front de Libération Québécois.

Malgré le grand pessimisme de ce texte, dans son avertissement contre toute intervention radicale au cours de l'Histoire, Wyl exprime sa foi en l'Histoire et en l'agence humaine, capable d'en modifier le cours. En tant qu'immigré, il reste quelque part aux marges des débats par rapport à la nature de la Révolution tranquille — qu'elle ait représenté une rupture radicale ou non avec le passé. Sa description d'un Québec qui accède à la souveraineté pour instaurer un programme de pureté raciale et de conformisme idéologique suggère néanmoins que la modernisation de la société québécoise reste incomplète, en ce qu'elle n'a pas encore pu développer des modèles d'une identité nationale qui dépasse la simple dimension ethnique.

Questionnant les origines : l'uchronie post-référendaire

La science-fiction québécoise contemporaine, en tant que mouvement culturel conscient, s'est constellée entre 1974 et 1979 (Ransom 37-38), c'est-à-dire, dans le contexte de la montée du Parti Québécois et du référendum de 1980. Deux textes uchroniques des débuts de la « SFQ » remontent à l'événement fondateur de la Belle Province, la découverte de la bouche du Saint-Laurent par Jacques Cartier en 1534. Tout comme *Québec Banana State*, « 1534 » de Denis Côté et « Canadian Dream » de Jean-Pierre April envisagent une transformation des faits réels de l'histoire pour imaginer de nouvelles configurations géopolitiques en Amérique du Nord. En hommage à *1984* — incontournable référence à Orwell que l'on retrouve dans plusieurs ouvrages dont il est ici question — Denis Côté (né en 1954) transpose la situation d'Oceania sur une trame québécoise, pour dépeindre une société figée éternellement « en l'An de Grâce 1534 » (51). Sous l'égide de son chef Duplex 6, Novel-Franche se trouve allié au Vatican de Jan Pol 2 dans une Croisade éternelle contre les Angleux. L'État emploie les instruments

de la surveillance, de la violence et de la religion pour s'assurer le soutien du peuple dans ses efforts; des affiches proclament partout : « Emmanuel de Champlain vous regarde » et « Jan Pol 2 vous regarde » (71, 75). La classe dominante des Mâles exerce son pouvoir arbitraire en battant les Peaux Rouges et en violant les Citoyennes à volonté, sans conséquences. La découverte, puis la lecture par le protagoniste, Winston, d'un mystérieux livre qui ne porte sur sa couverture déchirée que les chiffres « 198 » et le nom « *George Orwell* » lui font s'interroger sur l'ordre des choses dans ce monde d'oppression. Il finira cependant par perdre toute espérance, comme l'indiquent ses derniers mots : « Demain ... Nous serons toujours en 1534 » (81).

Bien que ce texte commence par un fait historique et extrapole une situation autre que celle de la réalité que nous vivons, le point de divergence historique n'est jamais explicite. Il viole les conventions de l'« uchronie pure » dans la mesure où aucun repère temporel ne peut s'établir pendant la lecture de ce texte (Henriet 30). Les références au monde « réel » mélangent toutes les époques, depuis Jacques Cartier et Samuel de Champlain, héros de l'ère de la conquête, jusqu'à Maurice Duplessis et le pape Jean-Paul II ³, figures d'un passé récent, voire contemporain à la composition du texte. Cette prolifération d'anachronismes, de références historiques empruntées à des époques distinctes et juxtaposées subvertit non seulement la notion de l'histoire en tant qu'évolution linéaire, mais — comme le texte de Wyl — suggère encore que la modernisation de la société québécoise n'a pas été complète et que l'époque contemporaine ne diffère pas beaucoup de la précédente.

Composé dans l'ère post-référendaire, « 1534 » reflète une espèce de synchronisme; selon Paul K. Alkon, théoricien de l'uchronie, « the very proliferation of histories undermines individual and collective ability to apprehend the past » (« Alternate » 65). Le texte de Côté suggère avec une ironie grinçante que le Québec — le pays où l'on « se souvient » — perd les amarres de son passé, ou encore reste piégé, figé dans ce passé, comme Winston, au lieu d'avancer. Certes, l'auteur propose une critique évidente du clérico-nationalisme associé à l'époque de Duplessis, mais il semble également accuser le Québec actuel, fier pourtant de sa modernité et de son laïcisme, d'y être toujours ancré. Il remet en question la notion selon laquelle la Révolution tranquille a rompu de manière définitive avec le passé afin d'ériger une critique contraire à celle des historiens de son époque. Selon Kelly, les historiens révisionnistes retrouvent les traces de la modernité au Québec avant la Révolution tranquille; selon l'écrivain de science-fiction, ce qui perturbe, ce sont les traces du passé qui ne se laissent pas effacer dans le présent. L'impuissance du narrateur de cette « dyschronie » rappelle le modèle entropique de l'histoire alternative que décrit Karen Hellekson, dans lequel « [e] ntropy wins out; progressive social action will not occur ... no matter how much it is desired » (88). Tout en accusant un certain nationalisme de refuser d'évoluer et de se moderniser, « 1534 » exprime la frustration d'un désir de changement qui

n'aboutit pas et reflète le traumatisme infligé au sentiment nationaliste après la défaite du « oui » en 1980.

« Canadian Dream » de Jean-Pierre April (né en 1948), qui date de la même époque, marque par son titre en anglais sa vision apocalyptique pour le Québec francophone, voire tout le Canada. Comme la nouvelle de Côté, celle d'April se réfère à la date-clé de 1534 ; le changement au fil de l'histoire s'effectue non pas par l'extrapolation rationnelle de la part de l'auteur, mais par la magie d'un de ses personnages. Cet élément magique brouille la classification nette de ce texte en tant qu'uchronie pure ; dans son étude du genre, Hellekson exclut en effet les textes se servant de la magie pour altérer l'histoire (10). Ce texte suggère qu'au lieu de s'associer à la science-fiction, l'uchronie québécoise s'attache — contre les prescriptions et les efforts de classification des principaux théoriciens du genre — souvent au domaine du fantastique.

D'emblée, le texte affirme son engagement avec l'histoire, et ce de manière ironique, en faisant prononcer par « Dr Kateb Mobatu, ethnopsychologue » l'avis suivant : « La plupart du temps, on dirait que l'histoire a plus de passé que d'avenir... » (185). Nous verrons que l'humour de l'apparente évidence de cet énoncé disparaîtra à la fin du texte, où le manque de foi du jeune canadien Robert Langlois, qui « n'avait pas d'opinion personnelle » (185) par rapport à l'importance de l'histoire, résultera dans la disparition de son pays. April engage les débats sur le rôle de l'histoire dans la formation de la nation en les ironisant en même temps qu'il accuse l'indifférence de son protagoniste. L'antagoniste de Langlois, le griot Tambu, se présente dans le texte comme « le dernier descendant d'une lignée de *mémorisateurs*, des encyclopédies vivantes détenant la mémoire collective » (186).

Lorsque l'Africain garde le souvenir, le Canadien, Langlois, ayant fait ses études d'ethnopsychologie en Afrique, « ne gardait du Canada que d'un vague souvenir » quand on l'envoie au village de Tambu pour enquêter sur la rumeur d'« une légende à propos du Canada » (187). Le manque de souvenir — si essentiel au discours nationaliste québécois — est encore accentué quand une journaliste lui demande à propos de Jacques Cartier : « Qui c'est ce mec ? » et il répond « Si je me souviens... » (187). Quand il explique que c'est l'explorateur qui a découvert le Saint-Laurent au Canada, la journaliste l'interroge encore : « Le Canada ? [...] ça existe vraiment ? [...] Plutôt une légende » (187). Alors que pour Côté, dans « 1534 », il s'agissait d'un souvenir tellement fort que la société refusait d'évoluer, chez April nous observons un oubli, non pas seulement du Québec, mais de tout le Canada.

Langlois découvre que, selon Tambu, la version occidentale des aventures de Cartier n'est qu'une fiction inventée par l'explorateur pour cacher ce qu'il pense être la découverte de grandes richesses. Évidemment, le Canadien refuse de croire à cette histoire alternative et maintient la vérité historique dont sa propre vie témoigne — l'arrivée de Cartier au Québec et l'héritage français de son pays. Cependant, alors qu'il retourne au Canada, Langlois se rend compte que : « Pour

tous les passagers qu'il avait rencontrés, Jacques Cartier était un inconnu, Montriall [sic] était purement anglophone et son pays était en fait les États-Unis. Le Canada n'était donc qu'un rêve! Tambu avait raison... » (24). En utilisant l'orthographe phonétique de la prononciation anglaise de la ville de Montréal, April montre que la parole sacrée du sorcier a effacé le Canada de la mappemonde.

Bien qu'April explore les effets d'un changement historique — le Canada n'a jamais eu d'existence puisque Cartier n'y est jamais arrivé pour y établir une société francophone —, cette transformation par voie de magie transgresse les limites de l'uchronie pure selon les restrictions d'Henriet, pour qui l'événement fondateur doit être « crédible » (55). La force critique du texte d'April réside cependant dans son écart vis-à-vis de cette norme générique. L'uchronie pure « ne cherche pas à effacer de la mémoire du lecteur l'Histoire pour lui en substituer une autre » (Henriet 48) ; par contre, elle renforce le sens de l'Histoire. En contraste, le texte d'April cherche à révéler la nature fictive de l'Histoire elle-même en jouant avec la date sacrée et le texte fondateur de Cartier, qu'il transforme en une pure invention. Il montre aussi que l'identité nationale, l'existence même de la nation, reposent sur le consensus collectif, adoptant l'idée de l'« imagined community » de Benedict Anderson avant la lettre. La magie du griot est efficace : elle efface la nation « Canada » parce qu'elle en efface la mémoire des passagers du vol ; le pays n'existe plus parce que ses citoyens — et les résidents du pays voisin qui doivent le reconnaître — n'en ont plus le souvenir. On en revient donc à la question du souvenir si essentiel à l'identité nationale québécoise, mais la leçon reste ambiguë. Dans un sens, la revanche de Tambou pourrait représenter celle du nationaliste québécois qui se venge contre le reste du Canada pour la perte de son propre rêve d'un Québec indépendant. Ou alors, elle pourrait simplement constater la nature illusoire de tout rêve de souveraineté, du Canada ou du Québec, car le territoire qu'on survole est devenu une simple annexe des États-Unis.

L'après-Meech, ou, l'uchronie de la crise constitutionnelle

De par leur description d'un Québec toujours aux prises avec son Histoire, les textes d'April et de Côté remettent en question le discours dominant de deux décennies présentant la Révolution tranquille comme une rupture radicale avec le passé. Ils participent donc en quelque sorte à la tendance révisionniste des historiens de leur époque. Mais leur critique dépasse ce simple débat entre collègues et atteint toute l'Histoire comme discours non fiable ; les uchronistes de la science-fiction devançant les historiens en ce qu'ils expriment déjà cette sensibilité « *uchroniste* » que Christian Roy n'identifie dans les sciences sociales que comme un phénomène post-1990. Cette tendance à se servir de la forme uchronique, ou à la modifier pour spéculer sur l'avenir, en utilisant à la base une transformation de l'histoire du monde réel et bien connu du lecteur — au lieu d'inventer d'autres mondes comme le fait la science-fiction pure — continue dans plusieurs textes produits après la crise constitutionnelle au Canada au début des années 1990. En effet,

selon Sophie Beaulé, ces textes, comme tout le numéro spécial de la revue *Solaris* dans lequel a paru « Base de négociation », sont l'expression « de craintes relatives à la situation du Québec dans le contexte post-Lac Meech » (103). Participant tous à des expressions de l'angoisse identitaire nationale, ils démontrent la diversité et l'ambiguïté des partis pris dans l'uchronie québécoise : « Base de négociation » est un texte polémique souverainiste, voire « ressentimentiste » (Beaulé 116) ; *Les Voyageurs malgré eux* est le roman le plus ouvertement « québécois » d'une immigrante française, trouvé cependant décevant par un secteur de la critique pour n'avoir pas poussé aussi loin son uchronie critique (Janelle); enfin, dans *Chronoreg*, un Québécois de souche, pionnier de la science-fiction et du fantastique contemporain dans la province, spécule « sur la possibilité de sa souveraineté et les conséquences idéologiques qui en découleraient » (Serruys, « Métaphore » s.p.).⁴

« Base de négociation » par Jean Dion (né en 1949) se déroule dans le très proche avenir ; la phrase qui signale la divergence de son chronotope rappelle fortement celle de Wyl : « L'histoire, celle de la découverte de cette pointe du Canada, était jouée depuis longtemps. Celle qui s'écrivait maintenant était tout autre... » (82). Dans ce monde, le « modèle démocratique » du Canada réel s'est transformé en un régime totalitaire : Montréal est la « capitale de l'Enclave Québec », mise sous la tutelle d'un gouvernement fédéral qui organise des manifestations anti-québécoises rappelant les « parades haineuses » de 1984. Encore une fois, le monde uchronique reflète l'Oceania de George Orwell, tels les panneaux indicateurs qui scandent : « *Le gouvernement canadien veille sur vous* » (81).

Aussi peu probable que paraisse au lecteur d'aujourd'hui une comparaison entre le Canada et l'Oceania, les circonstances qui ont mené à la situation fictionnelle du protectorat fictif du Québec reflètent de très près la réalité historique de la fin du XX^e siècle, comme le décrit Christian Gallet, un diplomate français venu pour aider la province dans ses négociations avec les divers groupes immigrés qui y habitent et qui soutiennent le gouvernement anglophone :

L'Enclave, qui portait le nom de Québec, ... a connu une fin de siècle catastrophique. Ses relations avec le pouvoir central et les autres composantes du Canada n'ont cessé de se dégrader, particulièrement à la suite des quatre référendums avortés. Les prétentions de l'Enclave à la souveraineté ou à tout changement constitutionnel en sa faveur ont créé un vide politique qui a grandement affaibli le pouvoir économique de chacun. Entre l'usage de la force et l'isolement, le gouvernement central a opté pour la tutelle et a assujéti le territoire du Québec à ses vues. (102)

Tout ce qui se raconte dans cette uchronie future ne s'avère que trop vrai, jusqu'à l'évocation du point de divergence qui reflète exactement les relations entre le Québec et l'État fédéral en 1992, lors de la première publication du récit. L'ajout

de trois référendums depuis le premier en 1980, n'en paraît que plus vraisemblable, étant donné qu'il y en a déjà eu un deuxième en 1995; en dépit de la création du terme « post-nationaliste » pour décrire le climat actuel, la possibilité d'un troisième référendum subsiste toujours.

Bien que le texte de Dion énonce clairement sa critique de la fédération canadienne, la transformant en un régime totalitaire, il y demeure toutefois une ambiguïté par rapport à l'histoire et au souvenir, considérés comme essentiels à la création d'une identité collective pour le Québec. « Base de négociation » fait directement référence à la devise de la province, dans les pensées de Marie-Ève Gallet, la femme du diplomate français envoyé pour résoudre les conflits Canada-Québec. Lors d'une manifestation pour revendiquer les droits des Québécois de l'Enclave:

Marie-Ève reconnut les mêmes mots qui se répétaient invariablement, provoquant la furie dans la foule : *Je me souviens*. Comment toute une population avait-elle pu adopter un message de rancœur comme ligne de conduite ? Et pourtant, la réalité donnait raison à cette devise. Toute résistance exigeait ici un effort de mémoire. C'était la condition pour ne pas être avalé. (100-01)

Consciente des aspects négatifs du souvenir, comme celui de remâcher de vieilles rancunes, la Française admet pourtant l'importance du souvenir dans ce texte d'un nationalisme précautionneux.

La création d'un Québec imaginaire à la base d'une transformation des données historiques telles que nous les connaissons apparaît encore dans deux romans de la science-fiction québécoise de l'époque après-Meech. Dans le premier, un roman de Daniel Sernine (né Alain Lortie, en 1955), le titre *Chronoreg* fait référence à une drogue que prend le protagoniste, Denis Blackburn, afin de voyager dans le temps pour essayer de changer le passé et de sauver la vie à son jeune ami, Sébastien. Pourtant, comme l'explique Michel Lamontagne dans sa critique contemporaine à la première édition du roman, « [c]orriger l'Histoire n'aboutit qu'à la répétition » (63). La futilité de l'exercice de la répétition paraîtra pertinente lors de la réédition de ce roman en 1999, après la défaite du second référendum sur la souveraineté de 1995; Sernine a ajouté un « Avant-propos » qui semble avertir le lecteur que son texte — tout comme les gestes de son protagoniste — n'est qu'un exercice futile. L'auteur explique que l'uchronie « désigne un sous-genre de la science-fiction qui met en scène une Histoire imaginaire » (ix) et que « [l]a science-fiction ne prétend pas formuler des prophéties. Elle se livre simplement à l'exercice de base de l'imagination, celui qui consiste à énoncer des questions commençant par 'Et si...?' » (x).

Bien que le roman propose « une chronologie imaginaire » (ix) dans laquelle « le Québec est devenu un État souverain vers la fin du vingtième siècle » (x), il ne célèbre pas ce futur proche; au lieu de représenter une victoire, l'accession

à la souveraineté ne fait que lancer le nouvel état dans une guerre contre le Canada et le Labrador. C'est dans ce contexte que Blackburn, militaire spécialisé dans la contre-intelligence, devient obsédé par le chronoreg « qui fige le temps et restitue le passé » (6). Ses tentatives de « chronorégression » (50) ne sont que de vains efforts qui participent à sa déstabilisation; Blackburn perd son emprise sur la réalité et son identité en tant qu'individu intègre se trouve menacée par les effets de la relativisation du temps de cette drogue ainsi qu'il perçoit : « [u]ne succession de tableaux, de scènes, qui ne parviennent pas à s'imposer à Blackburn comme étant *la* réalité, celle du moment présent » (15; c'est l'auteur qui souligne). Une telle déstabilisation n'affecte pas que le passé, dont il commence à voir des *flashbacks*, même sans l'ingestion de la drogue, mais aussi l'avenir, à propos duquel il commence à éprouver des pressentiments (16, 101). De plus, la possibilité de créer de nouvelles lignes temporelles entraîne aussi une scission identitaire, la création d'un nouveau Moi à chaque chronorégression : « ce Blackburn-*là* » (73; c'est l'auteur qui souligne) deviendra quelqu'un d'autre que ce Blackburn-*ci*. Enfin, il se rend compte que « [s]'il continue sur cette pente, un jour il restera ainsi, réveillé mais à jamais désorienté, sans prise sur le réel » (112).

Il serait tentant de lire dans *Chronoreg* une forme d'allégorie nationale qui avertit contre le sécessionnisme; dans cette optique Sébastien — mort au Mexique dans la guerre contre les zapatistes — représenterait un Québec naïf, « pas fait pour la guerre » (11) vers laquelle la souveraineté l'entraîne. Blackburn, obsédé par son désir de revenir vers le passé pour empêcher le pas fatal (l'indépendance) s'avère d'abord impuissant, puis, à la fin du roman, prisonnier de deux chronologies distinctes et, par conséquent, d'une dualité identitaire qui le divise en deux Blackburn. Par le truchement d'une typographie en deux colonnes, racontant en regard deux existences possibles, Sernine signale l'impossibilité de trouver *une seule* Histoire réelle et vraie.

Le déboussolement que ressent le (anti-)héros de Sernine vis-à-vis de l'identité, de la réalité, du temps et donc de l'Histoire caractérise également un autre roman de l'époque post-Meech, *Les Voyageurs malgré eux* d'Élisabeth Vonarburg (née en France en 1947; émigrée au Québec en 1973). Comme Sernine, Vonarburg met en scène un Québec « séparé » du Canada, mais dont la souveraineté est partielle et ambiguë. Dans l'histoire alternative de sa protagoniste, Catherine Rhymer, « l'Enclave francophone » est le résultat d'un conflit ayant eu lieu entre 1868 et 1888 : lors de cette guerre de Vingt Ans, la Louisiane s'est impliquée dans l'agitation franco-canadienne: « C'est à ce moment qu'on a regroupé tous les francophones canadiens à Montréal pour les neutraliser, en créant l'Enclave » (49). Cette enclave représente d'abord un « camp de regroupement forcé », mais sous la pression de la Louisiane, elle devient un « État » francophone indépendant. La ville de Québec devient officiellement anglophone, le siège du gouvernement canadien, bien qu'une communauté francophone y vive dans la semi-clandestinité.

Vonarburg mélange des détails historiques empruntés au monde réel

avec un certain nombre d'éléments issus de sa propre imagination. L'effet produit sur le lecteur — ce sentiment de connaître sans vraiment reconnaître ce monde romanesque — commence à se produire aussi pour le personnage principal. Victime de visions et de rêves bizarres, Catherine explique ce qu'elle ressent : « Normal et bizarre que ce soit normal ... Complètement familière et en même temps ... étrange. Étrangère » (61). Le paysage connu de Montréal est altéré grâce à un système de canaux, et permet à la ville de devenir « la Venise de la Nord-Amérique »; son climat a changé, s'étant refroidi considérablement depuis la première colonisation. Cependant, elle remarque des phénomènes qui défient la logique, les lois mêmes de la nature, par exemple, la présence dans ce climat d'arbres qui ne devraient normalement pas y pousser ou des décalages concernant le niveau de la mer entre deux régions.

Ce ne sont pas simplement des paradoxes géographiques mais des paradoxes historiques qui bouleversent la façon dont Catherine conçoit son monde. Professeur au collège français de l'Enclave, elle écoute dans le couloir un débat politique entre deux collègues, mais elle ne se souvient pas des événements dont ils parlent :

Oh, elle avait compris tous les mots, mais la plupart des référents lui échappaient. La guerre civile espagnole, en 1939 ? Le Débarquement, en 1951 ? Il s'agissait de la Seconde guerre mondiale, évidemment, mais les dates lui semblaient bizarres. ... Encore un blanc, un trou, un oubli. (47)

Quand elle commence à mettre en question le monde qui l'entoure, ses investigations ne sont en rien rassurantes : comme toute bonne chercheuse universitaire, elle court à la bibliothèque pour vérifier ce qui la trouble, mais malheureusement, ce qu'elle y trouve ajoute à sa confusion — la sienne et, incidemment, celle du lecteur. Tandis que plusieurs aspects de l'histoire de son monde paraissent familiers, d'autres ne lui disent rien, surtout les références au « Nord ».

Son idée du monde qui l'entoure se trouve complètement déstabilisée par ses découvertes de la fondation du royaume du Nord dans la région du Saguenay, un royaume en grande partie métissé, et que le gouvernement canadien et les chefs de l'Enclave francophone accusent de mener une campagne de terrorisme contre eux. Comme dans beaucoup d'autres récits étudiés ici, « le Canada de Catherine Rhymer est un mini-cauchemar orwellien » (Spehner) avide de contrôler les mouvements et les idées de ses habitants. Mais cette fois-ci, la protagoniste ne comprend la transformation de son monde en un autre qu'avec le lecteur; à travers l'histoire, elle apprend aussi l'existence de la police secrète, de l'Index des livres défendus, et ainsi de suite.

Après plusieurs centaines de pages d'aventures et de pérégrinations, Catherine apprend enfin que la source de tous ces phénomènes étranges, de tous

ces changements dans son idée de la vérité historique résulte d'une manipulation par des Voyageurs extraterrestres qui habitent le Nord. *Chronoreg* introduit, lui aussi, une race d'extraterrestres manipulatrice que l'auteur développera davantage dans sa trilogie *La Suite du temps* (1985-2008). Comme d'autres auteurs de la science-fiction québécoise, Vonarburg ne se sent pas limitée par les règles ou les formules consacrées d'un genre. Par cette conclusion sur la transformation de l'histoire par la manipulation extraterrestre — manipulation qui ne s'avère pas complètement matérielle car on n'est jamais certain jusqu'à quel point les changements des événements restent dans l'imagination des Terriens manipulés — le récit uchronique, l'histoire alternative d'Élisabeth Vonarburg se mélange avec de la science-fiction pure, qui met en question toute existence de l'Histoire.

Dans son survol d'uchronies canadiennes, Allan Weiss constate que « [i]n both English and French Canada... Québec separation is the source of speculation generated mostly by fear and partly by scorn for these peoples' mutual paranoia » (58). Dans l'époque du post-Lac Meech, cette paranoïa semble être à son comble quand elle est figurée par ces extraterrestres intervenant en secret sur le cours de l'Histoire humaine. Le revers du discours national-souverainiste de la « normalité » — c'est-à-dire qu'accéder à la souveraineté serait l'état « normal » pour la « nation » qu'est le Québec — c'est précisément cet état d'anormalité par rapport à l'histoire, à la réalité, à l'identité que nous observons chez les personnages de Vonarburg, Sernine, et Dion. D'autres études démontrent que cette tendance est présente dans la majorité de la science-fiction québécoise de l'époque (voir Beaulé, Serruys, Ransom). Certes, en général, la SFQ de l'époque post-Lac Meech partage l'attitude dissidente des historiens post-révisionnistes qui, selon Kelly, veulent retourner « vers le passé, non par nostalgie comme envie d'y retourner, mais afin d'y trouver d'autres pistes menant virtuellement à un autre présent » (204). Ils proposent cependant de multiples *autres* présents dans leur déstabilisation de l'histoire.

Face au pessimisme généralisé de l'époque et à cette déstabilisation de l'histoire, il y a pourtant des voix qui expriment une nostalgie démodée, comme nous voyons dans « La Concession » (1991) de Pierre Corbeil. Dans ce fantasme de la francophonie conquérante, la présence française en Amérique du Nord ne se limiterait ni au petit enclave-ghetto de Montréal ni même à la province de Québec. Cet auteur — qui a également publié un essai sur l'uchronie — imagine une histoire dans laquelle Henri IV aurait promu la colonisation des Amériques par les Français⁵ (95). Cette politique a pour résultat qu'en 1976, on célèbre le centenaire d'une vaste République francophone américaine qui agit indépendamment de la France « depuis Louis XVI » (95). Ce fantasme d'une hégémonie franco-américaine, qui semble exprimer une certaine nostalgie pour l'époque seigneuriale (101), contraste avec l'esprit moderniste, voire postmoderniste de son temps. De plus les personnages de Corbeil ne connaissent pas les angoisses identitaires d'un Denis Blackburn ou d'une Catherine Rhymer. Une espèce de *throw back*, « La

Concession » rappelle plutôt les anciennes uchronies de la proto-science-fiction au Québec, telle *Eutopia* (1944) de Jean Berthos (Serruys, « Xénototalité » 7).

La Fantaisie historique et « l'uchronie post-nationaliste »

L'uchronie la plus récente de la plume de Vonarburg semble loin de la science-fiction québécoise des années 1980 et 1990 que l'on pourrait qualifier d'« engagée », tant elle se préoccupe ouvertement ou allégoriquement de la question nationale ; ni le Canada français, ni le Québec n'y jouent de rôle central, bien que Vonarburg continue à émettre des propos politisés, féministes aussi bien qu'anti-coloniaux. La série *Reine de Mémoire* (2005-2007), que son éditeur qualifie de « fantaisie historique », a lieu principalement dans une France où prédomine le Gémminisme, variante du christianisme qui propose l'existence d'une soeur jumelle de Jésus Christ, Sophia, et qui permet l'usage de la magie blanche. La série a lieu à deux moments-clés dans l'histoire occidentale. Le premier se situe au tournant du dix-huitième au dix-neuvième siècle, à l'époque des Encyclopédistes mais sans la Révolution française, parce que l'absolutisme patriarcal n'a pas pu se développer dans la société géminite qui permet aux femmes des rôles publics et privés. Le deuxième moment-clé correspond à la découverte des Indes au dix-septième siècle, découverte à laquelle participe l'ancêtre des protagonistes de la série. La critique de l'exploitation coloniale européenne qui s'ensuit met l'uchronie de Vonarburg en parallèle à la littérature postcoloniale (Ransom 177-81).

L'auteure inclut cependant un volet américain à l'histoire alternative esquissée en cinq gros volumes. En « Atlandie », il y a un « Canada » où domine un christianisme réformé, qui n'accepte ni la magie ni l'existence de Sophia dans « les territoires hutlandais du nord-est » (3 : 179), ainsi qu'une « Nouvelle France » où il y a eu « l'usage immodéré de la magie » (2 : 181). « La prise de Québec » devient un événement de référence et le sujet d'une tragédie littéraire (2 : 180, 601 ; 3 : 130) ; c'est du « livre d'Iberville » que les jeunes protagonistes apprennent ce qu'ils savent de la vie en Atlandie (3 : 1). Au lieu d'y voir une manifestation d'une attitude post-nationaliste, nous préférons lire cette série comme un retour aux sources personnelles pour Vonarburg. Tout comme sa trilogie incomplète, qui a pour cadre une Europe post-apocalyptique, cette série permet à l'auteure d'explorer certains des problèmes de son continent natal depuis le recul de son continent d'accueil.

Enfin, le fait que l'uchronie québécoise ait laissé derrière elle l'urgence de la question nationale, adhérant aux valeurs d'une période plutôt post-nationaliste apparaît dans les nouvelles uchroniques de deux jeunes écrivaines d'une nouvelle génération d'écrivains de la SFQ. « La Tentation d'Adam : Une uchronie montréalaise » de Mehdi Bouhalassa (n. 1974) et « Montréal : trois uchronies » d'Alain Ducharme (n. 1976) imaginent le développement de la société québécoise « *tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être* », pour citer le sous-titre de l'uchronie originelle de Charles Renouvier. Comme le démontrent ces titres, Montréal joue

un rôle central dans les visions uchroniques de Bouhalassa et de Ducharme ; la question nationale, sans pour autant être complètement délaissée, s'avère d'intérêt secondaire dans ces textes écrits depuis 2000. Dans « La Tentation d'Adam », un voyageur temporel arrive à Montréal en l'an 1866, non pas pour changer le cours de l'histoire canadienne ou québécoise, mais pour faire un attentat à l'Exposition mondiale à Paris en 1867 afin de retarder le développement du moteur, de l'automobile et des émissions nocives qui empoisonneront l'atmosphère de l'avenir d'où il vient. En mettant en scène l'Institut Canadien avec une mention de « l'Honorable Louis Joseph Papineau » (98), le texte de Bouhalassa rend hommage au libéralisme dans l'Histoire québécoise. Comme dans *Reine de mémoire*, le colonialisme en Asie se retrouve ici dans le personnage féminin qui incite le protagoniste, Adam Sterling, à rester à Montréal avec elle au lieu de compléter sa mission de terrorisme temporel et de retourner vers l'avenir. Eugénie Gebekken, « métissée » (100), est la fille d'un « explorateur hollandais » qui est allé « prospecter dans l'île de Java » (104). Ce personnage, enfin tout le texte de Bouhalassa, aussi bien que sa notice biographique après le texte qui proclame sa science-fiction comme étant « une tentative d'hybridation » des influences française et américaine (113), représentent le nouveau Québec, ou au moins, le Montréal multiculturel.

« Montréal : trois uchronies » garde une saveur québécoise « pure laine » dans les trois visions qu'elle offre, tout en révélant une attitude plus relativiste dans son rapport aux valeurs traditionnelles et à la question nationale. Composé de trois vignettes, le texte imagine d'abord « Drapolis » : un Montréal transformé en « la capitale officieuse de l'Amérique du Nord » (34) par le projet du maire visionnaire, Jean Drapeau. Bien que ce dernier ait vraiment été maire de Montréal entre 1954-57 et 1960-86, il n'a jamais projeté la destruction des quartiers d'ouvriers francophones de Rosemont et d'Hochelaga pour construire « Habitat 67 », « une arcologie gigantesque dont les cubes modulaires abritent trois cent mille travailleurs » (35). À partir de cet événement fondateur de la ligne temporelle alternative, Ducharme extrapole une série de rénovations urbaines effectuées à l'aide d'« URB-1, méga-ordinateur dont l'unité centrale et les gigantesques banques de données occupent la section centrale de la Place-Ville-Marie » (35). En contraste avec ce Montréal au « regard tourné vers l'avenir » (36), la deuxième vignette nous montre « La Ville aux mille clochers », devenue un centre de pèlerinage après l'élection du cardinal Paul-Émile Léger et son couronnement comme Pape Urbain IX le 20 juin 1963 (36). Sous son égide, « plus rien ne remettait en question le rôle sacré de l'Église dans la société québécoise » (37) ; le renom de la métropole francophone comme un lieu saint est scellé par la guérison de Ronald Reagan de la maladie d'Alzheimer en 1994 (37-38). Ce rêve du nationalisme clérical-traditionnel se voit annulé à son tour par la dernière vision uchronique de Ducharme, « Mont Royal, mont Olympe » où Jos Montferrand et une série d'autres héros du folklore canadien-français aident les Patriotes à gagner la Rébellion avec pour résultat la déclaration de la République du Bas-Canada

par Louis-Joseph Papineau en 1840 (39). Chez Ducharme et chez Bouhalassa, dont le protagoniste observe qu'à force de les manipuler, les voyages dans le temps deviennent de plus en plus inefficaces, « comme si le monde s'adaptait à la manipulation uchronique » (92), nous observons la multiplication des lignes temporelles. A cet égard, ces textes opèrent cette multiplication des histoires, caractéristique, selon Alkon, de l'uchronie postmoderne (65).

Les textes de cette période continuent à participer au courant « *uchroniste* », bien sûr, mais leurs manipulations de l'histoire sont plus ludiques qu'angoissées. Par exemple, le protagoniste de Bouhalassa doit accepter le fait qu'il ne peut pas changer l'Histoire; il ne souffre donc pas de la déstabilisation identitaire causée par les « *chronorégressions* » de Denis Blackburn dans le roman de Sernine. Ducharme explore, certes, « d'autres pistes menant virtuellement à un autre présent » (Roy 204) sans pour autant critiquer ni le présent ni le passé; son intérêt pour l'uchronie semble être purement ludique, postmoderne et post-national.

Conclusion

Il n'est pas du tout surprenant que des uchronies datant de 2000 fassent foi d'une attitude postcoloniale, postmoderne, post-nationaliste dans leur adoption des discours critiques du colonialisme et d'un relativisme qui met en valeur les multiples possibilités du devenir québécois sans parti pris. Ce qu'il est encore plus intéressant de noter, c'est l'ambiguïté de l'uchronie québécoise de la période entre 1976 et 1995, période d'activité nationaliste intense où la question nationale-fédérale préoccupe une grande partie de la SFQ, de façon littérale ou allégorique. En fin de compte, tous ces textes illustrent la capacité de l'uchronie à offrir une vision contestataire du discours officiel de l'Histoire. Malgré cette ambiguïté, ces textes de la culture populaire (dans la mesure où la science-fiction reste considérée plutôt comme un genre populaire ou une forme de « paralittérature ») reflètent — jusqu'à un certain point — les tendances intellectuelles courantes au Québec en ce qui touche aux discours sur l'Histoire et à leur signification pour le présent et l'avenir de la province et de la nation. Après tout, le Québec a été reconnu comme une « nation » par le premier ministre du Canada Stephen Harper en 2006 (Hamilton).

Ces romans uchroniques divergent pourtant des discours intellectuels sur l'Histoire en ce qu'ils subvertissent la possibilité même de connaître l'histoire de manière objective par leur pessimisme (avant 2000) ou leur ludisme apolitique ou désengagé quant à la question nationale (après 2000). Dans son épilogue au volume d'essais dirigé par Stéphane Kelly cité dans notre introduction, Christian Roy constate dans la sensibilité des historiens de la province une évolution « [d]e l'utopie à l'uchronie ». L'historien remarque chez la première génération d'historiens née depuis la Révolution tranquille une « nouvelle sensibilité historique » qui « s'exprime volontiers sur le mode d'une critique sévère mais constructive des utopies du passé » (197). Tout comme ces historiens, les écrivains de la science-

fiction au Québec semblent critiquer les utopies du passé sans pour autant offrir de visions positives pour l'avenir dans leurs histoires alternatives. Mais cela ne représente pas pour autant une simple évasion; l'uchronie québécoise illustre ce que Karen Hellekson appelle « the ambivalent potentiality of alternate history » (83), en ce qu'elle remet en question l'inévitabilité du présent par la création d'un passé différent : au lieu de proposer (ou de prêcher) une vision définie du monde, elle permet *au lecteur* d'imaginer tous les « possibles » de l'avenir québécois.

Notes

1. Je tiens à remercier l'historien P. G. J. Mergey pour ses commentaires sur une version antérieure de cet essai.
2. Le célèbre faux-pas de Jacques Parizeau, qui blâmait « le vote ethnique » pour la défaite du « oui » au lendemain du référendum de 1995 est devenu une illustration grinçante de la persistance d'une conception ethnique du nationalisme québécois.
3. Respectivement, premier ministre traditionaliste du Québec de 1936-1939 et de 1944-1959, et Pape de 1978-2005.
4. On pourrait également citer « Remember, the Dead Say », une nouvelle écrite en anglais par Jean-Louis Trudel, un Franco-ontarien membre du mouvement SFQ, qui ressemble beaucoup aux textes de cette section (*Tesseracts*⁴. Eds. Lorna Toolis and Michael Skeet. Victoria: Beach Holme, 1992: 368-87).
5. Dans un texte de 1988, « Vive l'empereur! » Corbeil imagine également une autre chronologie dans laquelle Charles V ne deviendrait pas le Saint empereur romain en 1519, avec le résultat qu'une lignée franco-juive assurera la paix sur terre et préparera l'exploration de l'espace dans un autre XX^e siècle.

Ouvrages Cités

- ALKON, Paul. "Alternate History and Postmodern Temporality." *Time, Literature and the Arts: Essays in Honor of Samuel L. Macey*. English Literary Studies 61. Ed. Thomas R. Cleary. Victoria: U of Victoria Press, 1994. 65-85.
- . *The Origins of Futuristic Fiction*. Athens: University of Georgia Press, 1987.
- APRIL, Jean-Pierre. "Canadian Dream." *imagine* 14 (Fall 1982): 8-25. Republié in *Chocs baroques, recueil*. Ed. Michel Lord. Montréal: FIDES, 1991. 185-214.
- BEAULÉ, Sophie. "Regards sur le Québec dans un numéro spécial de la revue *Solaris*." *La Francophonie panaméricaine : état des lieux et enjeux*. Actes du dix-huitième colloque du CEFCO (20-22 mai 1999). Ed. André Fauchon. Winnipeg: PU Saint-Boniface, 2000. 103-121.
- BOUHALASSA, Mehdi. "La Tentation d'Adam." *Solaris* 144 (2003): 89-113.

- CORBELL, Pierre. "La Concession, I-IV." *imagine...* 55 (1991): 93-119; 56 (1991): 105-23; 57 (1991): 41-74; 58 (1991): 91-119.
- . "L'Uchronie: Une ancienne science inspire un nouveau sous-genre." *Solaris* 110 (1994): 29-33.
- . "Vive l'empereur!". *imagine...* 43 (1988) : 59-65.
- CÔTÉ, Denis. "1534." *Dix nouvelles de science-fiction québécoise*. Ed. André Carpentier. Montréal: Les Quinze, 1985. 65-81.
- DION, Jean. "Base de négociation." *Solaris* 101 (Spring/Summer 1992): 6-17. Repris dans *Escales sur Solaris*. Ed. Joël Champetier et Yves Meynard. Hull: Vents d'Ouest, 1993. 75-105.
- DUCHARME, Alain. "Montréal: Trois Uchronies." *Solaris* 155 (2005): 34-40.
- GODIN, Pierre. *Au pays des masques*. Montréal : FIDES, 2009.
- GOUANVIC, Jean-Marc. "Pourquoi un spécial uchronie?" *imagine...* 14 (1982): 6-7.
- HAMILTON, Graeme. "Harper's Motion Just the Beginning." *National Post* 24 Nov. 2006: A1.
- HELLEKSON, Karen. *The Alternate History: Refiguring Historical Time*. Kent: Kent State UP, 2001.
- HENRIET, Éric. *L'Histoire revisitée: panorama de l'uchronie sous toutes ses formes*. Amiens: Encrage, 1999.
- JANELLE, Claude. "Le roman postmoderne de Vonarburg." Rev. of *Les Voyageurs malgré eux. Lettres Québécoises* 74 (1994): 33-34.
- KELLY, Stéphane, ed. *Les idées mènent le Québec: Essais sur une sensibilité historique*. Québec: PU Laval, 2003.
- LAMONTAGNE, Michel. "Chronoreg ou le spectacle du sang." *Solaris* 100 (1992): 63-65.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn. *A History for the Future : Rewriting Memory and Identity in Québec*. Trans. P. Aronoff and H. Scott. Montréal: McGill/Queen's UP, [2000] 2004.
- MACLURE, Jocelyn, *Quebec Identity: The Challenge of Pluralism*, Trans. P. Feldstein. Montréal : McGill-Queen's UP, 2002.
- MONIÈRE, Denis. *Histoire de la République du Québec; 25 ans d'indépendance*. Québec: Québécois, 2006.
- MONTPETIT, Caroline. « Un premier roman pour le journaliste Pierre Godin ». *Le Devoir.com*, Le Devoir, 31 Oct. 2009. Web. 31 Aug. 2009.
- RANSOM, Amy J. *Science Fiction from Québec: A Postcolonial Study*. Jefferson: McFarland, 2009.
- RENOUVIER, Charles. *L'Uchronie. L'Utopie dans l'histoire: esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être*. 1876. Paris: Fayard, 1988.
- ROY, Christian. "Épilogue: De l'utopie à l'uchronie." Kelly 197-219. Print.
- SERNINE, Daniel. *Chronoreg*. Montréal: Québec/Amérique, 1992; Rpt. Montréal: Alire, 1999.

- SERRUYS, Nicholas. “De la métaphore globale à l’allégorie locale dans *La Suite du temps* de Daniel Sernine (2004-2008).” *Les Genres s’éclatent : littératures de détection et de l’imaginaire d’expression française au Québec et au Canada*. Ed. Sophie Beulé and Amy J. Ransom. Ottawa: David, à paraître.
- . « Xénotalité : l’utopie, l’uchronie et l’anticipation canadiennes-françaises et québécoises dans l’optique de l’allégorie nationale. » *Voix plurielles* 5.2 (2008), 28-44.
- SPEHNER, Norbert. “Voyager malgré soi.” Rev. of *Les Voyageurs malgré eux*. *Le Devoir* (12-13 fév 1994).
- VIAL, Éric. Préface. *Henriet* 7-12.
- VONARBURG, Élisabeth. *Reine de Mémoire; 2—Le Dragon de Feu*. Québec: Alire, 2005.
- . *Reine de Mémoire; 3—Le Dragon fou*. Lévis: Alire, 2006.
- . *Les Voyageurs malgré eux*. Montréal: Québec/Amérique, 1994.
- WEISS, Allan. “Separations and Unities: Approaches to Québec Separatism in English- and French-Canadian Fantastic Literature.” *Science-Fiction Studies* 25 (1998): 53-60.
- WYL, Jean-Michel. *Québec Banana State*. Montréal: Beauchemin, 1978.